



SOUVENIR DE MON VILLAGE

O souvenir de mon humble village,
Rayon d'espoir tant de fois caressé,
Cygne enchanteur qui traces ton sillage
Sur les flots noirs de mon sombre passé,

Reviens souvent visiter ma demeure
Et m'apporter un souffle de là-bas ;
Viens consoler un exilé qui pleure
Loin du pays qu'il ne reverra pas.

Viens me chanter cet aimable poème
De ta jeunesse au village natal...
Pour mes amis suis-je toujours le même ?
L'exil, hélas ! ne m'est-il pas fatal ?...

Rappelle moi la blanche maisonnette,
Au bord des flots où j'ai pleuré souvent ;
Oh ! redis-moi la douce chansonnette
Qui s'envolait sur les ailes du vent !

Redonne-moi les baisers de ma mère,
Quand, tout petit, je dormais sur son sein,
Et de mes sœurs l'amour pur et sincère
Que j'ai cherché dans mon exil, en vain.

Rends à mon cœur la foi de mon enfance
Que j'ai perdue au contact du malheur ;
Je veux revivre un seul jour d'espérance,
Pour oublier mes longs jours de douleur !

Fais-moi goûter, au sein de ma famille,
Tous les plaisirs que j'ai connus, enfant...
Rends-moi ! Rends-moi la douce et blonde fille,
Auge du ciel que mon cœur aimait tant !

Dérobe-moi, dans un aimable songe,
Ces horizons chargés d'ombre et d'ennuis.
Pour me chanter (ne fût-ce qu'un mensonge !)
Qu'on voit d'ici les champs de mon pays !

Et rends-moi tout, mes vallons, ma chaumière,
Mes jours sereins sans blasphème et sans pleurs,
Mon vieux cocor, mon Christ et ma prière,
Mes froids hivers et mes printemps en fleurs !

O souvenir de mon humble village,
Rayon d'espoir tant de fois caressé ;
Cygne enchanteur qui traces ton sillage
Sur les flots noirs de mon sombre passé,

Reviens souvent visiter ma demeure,
Et m'apporter un souffle de là-bas ;
Viens consoler un exilé qui pleure
Loin du pays qu'il ne reverra pas !

Fall River, 1892

EDGAR DE BRÉVAN.

LE JOUR DE L'AN CHEZ "L'HABITANT"

—Levons-nous, dit Lili à Françoise, en la secouant par le bras et en sautant vivement hors du rabat où quelques instants auparavant elles ronflaient toutes deux, j'entends petit Pierre et petit D'jos qui marchent en s'habillant, la lampe est allumée en bas, et notre grande sœur Odile et notre grand frère Amable ont déjà demandé leur bénédiction à papa.

—Oui, dit Françoise, presque aussi lestement, dépêchons-nous, mettons les jolies robes de flanelle et les beaux grands tabliers de toile avec des épaulettes, que maman nous a faits pour aujourd'hui, parce qu'il est enfin arrivé le jour de l'an. Papa est tout seul, près de la cheminée... Descendons en même temps que nos petits frères. Nous demanderons à notre bon père de nous bénir, et nous irons chercher nos bas que nous avons perdus hier soir. Il doivent être pleins : le vieux *Santa Claus* doit être venu cette nuit dernière, parce qu'il sait bien qu'il y a longtemps que nous n'avons mangé de bonbons, il y a un an, je crois bien.

Et Françoise et Lili suivent Pierre et D'jos, et s'agenouillent aux pieds du papa, réjoui, qui les bénit, les embrasse avec amour, puis ils vont baiser la maman, le marmot à qui elle a mis une belle

bavette blanche pour la fête, la grande sœur parée d'une nouvelle robe de casimir de magasin, Amable, vêtu comme son père d'un habillement tout neuf d'étoffe du pays. Chacun fait aux autres les meilleurs souhaits.

Alors les enfants courent à leur bas bien blanc, en sortent ce que le bon vieux a mis : treize bonbons, deux pommes, quelques beignes, un cœur de sucre avec une image dessus, au fond deux sous ! Ce sont des cris de joie, des battements de mains, des sauts en l'air.

—Tu n'as rien eu parce que tu n'as pas pendu ton bas, dit Lili à Odile.

—Si tu avais pendu ton chausson, toi, grand Amable, qui veux faire le cavalier, tu aurais reçu quelque chose aussi.

Odile montre à Amable le beau gros paroissien romain, à tranche dorée, que son père lui a acheté parce qu'il avait deviné qu'elle en désirait un, et Amable lui montre le casque en chien de mer qui va maintenant remplacer l'autre tout usé.

Il n'est pas cinq heures du matin, mais ils déjeunent à la lampe. Le déjeuner est ragoûtant : il y a un bon ragoût de pattes de cochon, des patates en abondance, des confitures de fraises cueillies par Pierre et D'jos durant la dernière saison des fruits. Ils ont boulangé la veille pour avoir du pain bien frais.

Après le retour des grandes personnes de la messe, où elles ont rencontré des amis à qui elles ont souhaité la bonne année, le dîner réunit tout ce que ces braves gens peuvent désirer : un gros dindon qu'ils ont soigné à gogo afin de bien l'engraisser pour cette occasion, car c'est une année remarquable entre les autres, — ce n'est pas tous les "jours de l'an" qu'ils mangent du dindon — des pâtés faits aux pommes et des gâteaux de leur plus fine farine.

Ils ont acheté un flacon de whiskey pour boire à la santé des voisins qui entrent durant la journée, et une bouteille de vin pour les femmes et les enfants. Ils font bombance jusqu'à la nuit, où se glisse comme un regret dans le cœur de tous : il y a eu tant de bonheur !

—Ce n'est pas de sitôt que viendra l'autre "jour de l'an," dit, avec un soupir, Françoise à Lili, en allant se coucher.

AUGUSTIN LELLIS.



UN COUP DE MINE



Un Teuton, soufflant dans une corne, l'autre jour, dans la rue, tandis que ses confrères, abandonnant leurs pics et leurs pelles, s'éloignaient de la tranchée qu'ils pratiquaient, annonçait qu'une mine allait faire explosion.

Un homme d'environ cinquante-cinq ans, de taille moyenne, un peu courbé, aux cheveux grisonnants, attendait avec moi au coin de la rue que le coup partit pour continuer son chemin.

Je remarquai avec surprise qu'il était très excité tout le temps que l'Allemand souffla dans sa corne, et, quand la mine éclata, un "enfin !" lui échappa avec un soupir de soulagement.

Il s'aperçut de ma surprise, et s'imaginant que je devais trouver drôle de le voir si agité, alors qu'il ne courait aucun danger, il me dit en s'inclinant un peu, avec un faible sourire :

—Vous m'avez vu trembler tout à l'heure en attendant l'explosion de cette mine, et vous avez dû être surpris en entendant le mot qui m'a échappé involontairement ?

—En effet, je l'avoue, mais j'ai cru que vous étiez très nerveux.

—Je ne le suis, me dit-il, que depuis un moment terrible, où je faillis perdre la vie. Si vous me le permettez, continua-t-il, je cheminerai d'ici à l'autre rue avec vous, et aussi brièvement que possible, je vous raconterai comment il se fait que depuis ce jour-là je deviens très excité, nerveux, lorsque je sais qu'un coup de mine doit partir.

—Si cela vous est agréable, je vous écoute.

Et continuant à marcher avec moi, il commença :

"Il y a dix-huit ans, la ville faisait poser l'aqueduc dans toutes les rues. Quand nous travaillions dans le sable ou l'argile, nous allions vite, mais dans le roc, il nous fallait miner, et nous avançions lentement. Un jour, j'étais le chef d'une douzaine d'hommes—nous étions à mi chemin sur la rue Saint Patrice, entre les rues Dalhousie et Sussex. Là, nous minions beaucoup. Le soleil — un soleil de juillet—chauffait fort, et quand midi sonna, mes hommes, contents de la relâche que leur donnait l'heure du dîner, cessèrent leur dur labeur, quelques-uns allant dîner, chez eux, d'autres—le plus grand nombre—se retirèrent sous un hangar dans la cour la plus voisine. Je rejoignais ceux-ci.

"Après avoir mangé, je sortis dans la rue, puis je descendis dans la tranchée pour examiner de plus près l'ouvrage de mes hommes.

"Nous creusions aussi des tranchées latérales conduisant au seuil de chaque maison, jusqu'où nous devions poser un tuyau en plomb. J'entrai dans une tranchée latérale ; les planches du trottoir n'avaient point été enlevées, et le soleil n'ayant pu y plonger ses rayons brûlants, il y faisait une fraîcheur agréable. Je m'y trouvai si bien que je m'assis sur le bord d'une anfractuosité du roc, je tirai ma pipe de la poche de mon habit, et, deux minutes après, je fumais avec délices. Je n'ai jamais savouré une pipe de tabac comme cette fois-là. Quand j'eus fini de fumer, je regardai l'heure à ma montre ; j'avais encore vingt-cinq minutes à moi. Je m'appuyai de mon mieux contre le roc, j'étendis mes jambes fatiguées et je me mis à rêver à différentes choses, les yeux ouverts. Je raisonnais et j'arrangeais maints projets que j'avai, en tête. Bientôt mes yeux s'appesantirent.

"—Tiens ! me dis-je, je crois que je vais faire un petit somme. Qu'il fait bon ici ! et je m'endormis.

"Je rêvai.

"Une heure sonne ; je me lève et, sortant de ma retraite, je crie à mes ouvriers :

"—Soufflez de la corne, je vais mettre le feu à la mine que nous avons préparée cette avant-midi.

"On m'obéit, et, prenant une allumette, j'allume la mèche et je m'élançai pour me sauver. Je ne sais comment cela arriva, mais je n'avais fait que quelques pas que je me pris le pied dans une crevasse, plus large du bas que du haut. J'aurais dû, tout de suite, m'ôter le pied à reculons, mais dans mon excitation je voulus retirer mon pied en le levant fortement ; j'avais le pied comme dans un étau. J'essaye encore à le dégager, mais sans succès.

"—Mon Dieu ! me disais-je, alarmé, que faire ? Je suis trop loin de la mèche pour essayer de l'éteindre, et je suis trop près de la mine pour n'être pas en danger. Dois-je mourir comme ceci !

"La sueur de l'angoisse et du désespoir me perlait sur le visage. J'entendais la corne dont les sons résonnaient à mes oreilles comme un glas. Je répète de vains efforts pour me dégager. C'en est fait de moi, personne ne peut me sauver. Je me recommande à Dieu. Je pense à ma femme et à mes enfants que je ne dois plus revoir. Quel sera leur sort, j'étais leur vie, leur soutien ? Mes yeux se voilent, un sanglot m'étouffe... et je m'éveille.

"Mon Dieu ! ce n'était qu'un tève ! Oh ! que je suis content ! Comme je respire avec bonheur ! mais !... quelle senteur s'empare de mon odorat ? On dirait la fumée d'une mèche de mine. N'ai-je pas rêvé, après tout ?

"D'un trait, je suis debout ; je lève les pieds, ils sont libres tous les deux. Alors j'ai rêvé tout à l'heure ?... mais... cette fumée qui devient plus forte, elle provient sans doute d'une mine.